Ami du Clergé du 2 mars 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — VIII. Meilleurs que les autres ! 129.
Instructions du dimanche. — XXI. *4e Dim. de Carême :* La parole de Dieu, 133.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — VII. Grandeur du drame de la Passion, 135.
Chemins de Croix pour le Carême. — IV. Chemin de Croix sur le péché, 138.
Pour la fête de S. Grégoire le Grand. — Sa vie et ses vertus, 140.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LXIII. L'Epître à Tite et l'Epître à Philémon, 142.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Aveu d'un philosophe, 144. — Le favori de la Madone, 144.

CONFERENCES DE CAREME

VIII

MEILLEURS QUE LES AUTRES !

Mes bien chers frères,

On rencontre parfois dans la vie, des êtres sans personnalité, sans consistance morale, sans aucun horizon : ils vivent avec la seule idée d'assurer leur subsistance, ignorant ce qui les entoure et se désintéressant de toute préoccupation qui s'inscrirait hors de leur bien-être matériel. Spectacle navrant que celui de tels ilotes : ils semblent traîner après eux le boulet d'une déchéance invisible.

Comment un chrétien pourrait-il contempler avec des yeux indifférents un tel spectacle ? Ces êtres falots privés de tout idéal, ce sont ses frères dans le Christ : comme lui, ils ont été l'objet des prédilections divines et payés par le même sang divin ; comme lui, ils portent en eux le trésor insoupçonné d'une âme immortelle et responsable, dont ils rendront compte un jour à Celui qui les en a enrichis !...

Qu'une telle constatation, si pénible qu'elle soit, suscite au moins en lui une réaction salutaire ! Il a charge d'âmes, on le lui rappelle sans cesse, et la voix de ses responsabilités dans le Corps mystique du Christ, dont il est membre, résonne souvent à ses oreilles.

Il comprend qu'à cette vie banale d'une partie de la masse doit répondre une vie généreuse de l'élite chrétienne avec laquelle il fait corps. Qu'il se souvienne encore des angoisses que la crise présente fait peser sur tous les esprits qui réfléchissent, et des inconnues qui se dressent à tous les coins de l'horizon. Alors il ne pourra plus échapper à cette injonction de sa conscience, qui s'impose à lui comme conclusion inéluctable de ces conférences : « Puisque j'ai reçu plus que les autres, que je comprends mieux que les autres mes devoirs et mes responsabilités d'homme, de citoyen et de chrétien, je dois nécessairement être *meilleur que les autres.* »

Oui, les chrétiens, tous les chrétiens, en présence de la crise actuelle, doivent tirer cette conséquence des faits qui ont été évoqués devant eux au cours de ces conférences de Carême et commencer la réforme de la société, répétons-le, par la réforme d'eux-mêmes : ainsi échapperont-ils au reproche de prétendre rebâtir une maison sans en avoir au préalable assuré, vérifié et renforcé les fondations.

Le chrétien *peut* être meilleur que les autres. — Le chrétien *doit* être meilleur que les autres. — Ces deux pensées formeront la matière de notre entretien et vous en mesurerez, m. f., je veux l'espérer, toute l'importance.

En votre nom à tous, je supplie l'Esprit-Saint de nous éclairer et de nous fortifier : nous savons la route à suivre, ayons le courage de nous y engager généreusement. N'est-ce pas la croisade des temps modernes dans laquelle l'Eglise, notre Mère, veut nous entraîner ?

I. — *Le chrétien peut être meilleur que les autres*

Quel est-il donc, ce chrétien à qui l'Eglise indique la route de la perfection ? C'est celui dont nous avons rappelé qu'il portait en lui les cicatrices profondes de la blessure originelle, celui dont nous avons souligné les limites et les faiblesses.

C'est bien le même. Mais ce blessé, ce débile, il peut non seulement revenir à la santé, mais encore acquérir une constitution robuste, au point d'être en mesure de se dévouer pour ses frères et, si les circonstances le réclament, de leur transfuser son sang.

Il peut devenir meilleur que les autres, affirmons-le sans crainte. Ajoutons même, pour expliquer notre propos, ces deux idées que nous allons exposer : le chrétien n'est pas impeccable, mais il dispose de moyens qui lui permettent d'être meilleur que les autres.

1. *Le chrétien n'est pas impeccable.* Cette affirmation a la valeur d'un axiome : elle porte en elle-même sa preuve.

Oserions-nous en douter ? Ce serait pure folie. Contentons-nous plutôt d'interroger notre conscience, regardons autour de nous dans la vie des êtres les plus consciencieux que nous connaissions, et avouons que les meilleurs ne sont pas à l'abri des fautes de fragilité, voire des chutes plus graves. La Sainte Ecriture ne nous rappelle-t-elle pas que « le juste pèche sept fois par jour », et qui donc aurait le front de se croire pleinement juste ?

Dieu seul est impeccable, parce que seul il est parfait. Nous aurions tendance, — et il n'est pas sans doute inutile de le rappeler en passant, — à confondre sainteté et perfection. Dieu seul est la perfection, et les êtres les plus purs qui tendent de tout leur effort vers cette perfection, n'y atteindront jamais. C'est pourquoi la vie des créatures les plus saintes n'est pas, ne peut pas être exempte des imperfections qui sont le lot de toute créature déchue.

S'il nous était donné de vivre avec l'une de ces créatures chéries de Dieu et qui ne lui refusent rien volontairement, sommes-nous bien certains que nous ne découvririons pas en elle quelque trace plus ou moins visible de la faute originelle, et que tout dans sa vie nous satisferait également ? Il s'agit là, je dois le répéter, ou bien d'imperfections, ou bien de fautes légères et involontaires de faiblesse ; mais enfin un saint n'est pas un être parfait : nul plus que lui ne l'affirme à haute voix. La sainteté n'est pas la perfection.

Mais si les saints ont tant de peine à éviter les misères communes, les chrétiens, eux, en connaissent en eux-mêmes les répétitions lassantes : non seule-

ment ils ne se proclament pas des saints, mais ils se reconnaissent, sans avoir besoin d'une humilité méritoire, la qualité de pécheurs. Ils laissent cette sotte prétention à certains mécréants qui font profession publique d'honnêteté et se proposeraient volontiers en modèles à leurs semblables : ne leur manque-t-il pas tout simplement cette connaissance de soi-même dont nous avons souligné la rareté ?

Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que tel chrétien est meilleur que tel homme qui ne pratique pas sa religion : on n'établit pas une règle avec des cas d'espèce, des exceptions. Il faut regarder l'ensemble des chrétiens et l'ensemble de ceux qui ne le sont pas, et sur cet examen loyal et complet porter un jugement appuyé et décisif.

Ce jugement établira qu'il peut se produire, en effet, que tel homme, bien que restant à l'écart de toute pratique religieuse, n'en donne pas moins l'exemple des vertus naturelles les plus honorables et n'a pas dans sa vie certaines chutes que son voisin, chrétien pratiquant, doit déplorer.

Ne faudrait-il pas dire, pour être juste, que le premier pratique une certaine justice, bien qu'il ne soit pas chrétien, et que le second en pratique une, parce qu'il est chrétien, mais une qui reste malheureusement imparfaite ? Cet honnête homme, qui se targue de son honnêteté sans secours d'En-haut, ne doit-il pas à des parents chrétiens, à un tempérament facile et sans passions, à une existence sans heurts et sans tentations violentes, d'avoir suivi une route droite ; alors que le chrétien, sujet à des tentations redoutables et placé dans des situations difficiles, a dû à ses seuls principes religieux de ne pas avoir à enregistrer de chutes plus lamentables ?

En vérité, il peut bien se produire que tel homme sans religion donne un spectacle plus édifiant qu'un de ses frères chrétien. Enregistrons le fait loyalement, attribuons-lui un caractère d'exception. Mais gardons-nous d'en tirer une loi générale : l'expérience et la sagesse nous l'interdisent.

Répétons plutôt notre première affirmation : le chrétien n'est pas impeccable. C'est un pécheur, il le sait, il l'avoue, et il a besoin de toute la force de sa foi pour se maintenir bon et devenir meilleur.

2. C'est que, s'il n'est pas à l'abri du péché, il n'en dispose pas moins de *moyens qui lui permettent de devenir meilleur que les autres*.

C'est à la fois une vérité de principe et une vérité confirmée par les faits.

a) Vérité de principe d'abord. L'honnête homme, dont nous parlions à l'instant, obéit à la voix du sang et est riche de tout le capital d'honnêteté que ses ancêtres lui ont légué ; bien plus, la patrie fait, elle aussi, entendre sa voix, et l'honnête homme a à cœur de travailler à sa grandeur avec toutes les ressources de sa fortune, de sa santé, de son talent et, s'il le faut, avec l'offrande de son sang. Cette soumission à la voix du sang, aux appels de la patrie, le chrétien la connaît également : n'est-il pas riche, lui aussi, des trésors matériels et moraux amassés par les générations de ceux dont il se fait gloire de porter le nom, et le prestige de sa patrie terrestre pourrait-il le laisser indifférent ? Le premier manuel d'instruction civique, où il a lu et appris ses devoirs de citoyen, n'est-ce pas encore son petit catéchisme ?

Le voilà donc déjà sur le même plan humain que l'honnête homme. Mais aux raisons que possède ce dernier, il ajoutera les siennes, combien plus impératives : à la voix du sang, à la voix de la patrie, viendra se joindre, non pour les étouffer, mais pour les amplifier et les harmoniser, la voix de Dieu.

L'Eglise, en effet, qui lui transmet les volontés divines, lui apporte une doctrine infaillible, inspirée de l'Evangile, et une morale — entendez une manière de vivre — conforme aux principes divins. Maîtresse de vérité, elle lui enseigne les principes essentiels pour accomplir sa destinée ; maîtresse de vie, elle lui apprend les moyens qu'il doit prendre, les dangers qu'il côtoiera, les obstacles qu'il devra éviter pour atteindre sûrement le but.

Fort des lumières de la foi, confiant dans l'étoile qui le guide, renouvelé dans son âme à chaque instant par la grâce divine qui l'anime et le réconforte, par les sacrements qui alimentent la vie de cette âme, il va son rude chemin : plus que tout autre il voit clairement son devoir, plus que tout autre il est en mesure de l'accomplir avec toute l'énergie désirable.

Il possède donc tous les moyens nécessaires pour paraître devant ses semblables meilleur que ceux qui ne partagent pas sa foi et ne puisent pas aux mêmes richesses surnaturelles. C'est une vérité de principe.

b) Bien plus, c'est *un fait* qu'il est facile de prouver et d'étayer solidement.

L'histoire le proclame. « Où et quand, s'écriait Mgr Gibier, a-t-on vu fleurir sous l'empire de l'athéisme, des vertus comme celles du monde chrétien ? Que l'incrédulité ouvre ses rangs, et qu'elle en fasse sortir une procession de vierges, de martyrs, de justes de tout âge et de toute condition, comparable à celle que le christianisme a semée le long des siècles... Les fruits de la moralisation chrétienne sont intègres, savoureux, exquis, supérieurs. Ils remplissent et ils embaument les greniers de l'histoire. »

L'expérience à son tour l'affirme tous les jours. Allez, si vous voulez, dans les bagnes et dans les prisons et voyez quels en sont les tristes habitants. Relevez leurs noms, leur origine, les principes qui les ont formés, et dites-moi si la majorité de ces malheureux n'expie pas les lamentables conséquences d'une éducation sans Dieu, et, partant, sans moralité. J'en appelle au témoignage de romanciers qui, comme P. Bourget, se sont penchés sur les abîmes de l'âme humaine : « J'ai reconnu, écrit-il, que les hommes et les femmes qui suivent les préceptes de l'Eglise sont, dans une grande proportion, à l'abri des désordres moraux que j'ai décrits dans mes romans, et qui sont presque inévitables quand les hommes se laissent guider par leurs sens, leurs passions et leurs faiblesses. » Et si vous suivez les productions du théâtre contemporain, que voyons-nous s'agiter sur les tréteaux, sinon des êtres dont l'unique moteur est la passion, préoccupés essentiellement de satisfaire les instincts les moins louables, et subordonnant tout à la jouissance de plaisirs passagers ? Pour ces fantoches, la morale n'existe pas, et s'ils en font mention, c'est pour la railler et déclarer qu'à leurs yeux elle ne compte pas. Si les chrétiens ne sont pas, malheureusement, à l'abri des mêmes misères, ils les cachent, ils ne les justifient pas ; ils savent même, quand leur conscience reprend le dessus, s'arrêter sur la terrible pente et demander pardon à Dieu de leurs débordements. L'expérience le prouve surabondamment.

Le *monde* lui-même, dans ses moments de lucidité où la saine raison reprend ses droits, sait bien

le reconnaître. Il sourira peut-être, avec une pointe de raillerie, en présence d'un jeune homme qui pratique sa religion et ne craint pas de l'affirmer hautement ; mais si des pères mécréants ont des secrets à confier, des situations délicates à éclaircir, ou même des filles à marier, est-ce qu'ils ne donneront pas la préférence à ces chrétiens à la foi robuste et à la conduite irréprochable ? Ils savent, sans avoir toujours le courage de l'avouer, que le frein moral que ceux-là possèdent dans leur vie les arrêterait, le cas échéant, sur les voies dangereuses de la malhonnêteté et de l'inconduite.

Pourquoi taire aussi que s'il se trouve dans une ville — et chacun de vous, m. f., peut en faire une facile expérience, — des êtres crapuleux et méprisables, ils ne viennent pas s'agenouiller sur les mêmes bancs que vous, ni à la même Table sainte que vous? Ils sont en même temps les ennemis plus ou moins déclarés d'une foi qu'ils ignorent ou que les passions ont étouffée en eux, et d'une morale dont les prescriptions sont tellement gênantes qu'ils préfèrent la railler et la combattre.

Telle est la vérité. Nous ne jugeons pas, nous condamnons encore moins nos malheureux frères ; mais la justice nous oblige à admettre, d'après le témoignage de l'histoire, de l'expérience et même de ceux qui ne croient pas, que le chrétien possède, pour être meilleur que les autres, des moyens puissants et efficaces. C'est une vérité de fait.

II. — *Le chrétien doit être meilleur que les autres*

Oui, le chrétien peut être meilleur que les autres ; ajoutons qu'il le doit.

Trois raisons, tirées de sa foi elle-même, vont nous aider à mesurer cette impérieuse nécessité : la noblesse de son âme lui fait un devoir de se montrer meilleur que les autres ; son union, dans le Corps mystique du Christ, avec ses frères, ne lui permet pas l'indifférence ou la médiocrité ; enfin, l'intérêt même de l'Eglise, sa Mère, serait compromis par sa médiocrité.

1. *La noblesse de son âme,* ai-je dit, lui en fait un devoir.

Il fait partie de la famille de Dieu et son honneur familial est engagé : s'il ne possède pas la générosité suffisante pour répondre par la dignité de sa vie à la dignité éminente qu'il a reçue le jour de son baptême, il marque par là une certaine inconscience de l'honneur insigne qui lui a été fait et de la noblesse conférée par Dieu à son âme.

— Affirmations gratuites, diront peut-être certains, incapables en tout cas de soulever une âme et de la redresser si elle en avait jamais besoin.

— Affirmations gratuites et inutiles, de rappeler à tout chrétien qu'il est fils de Dieu par son entrée dans la famille même de Dieu ? que Dieu, son Père céleste, est parfait et que l'idéal de la vie à laquelle il doit tendre par tous ses efforts est précisément cette perfection divine : « Soyez parfaits, a dit Jésus, comme votre Père céleste est parfait » ?... Je vous dis, m. f. : Affirmations fondées et fécondes. Quel homme au cœur bien né, lorsqu'on le fait se souvenir de la noblesse de ses origines, est insensible à ce rappel ? Quel chrétien, récitant les premiers mots du *Notre Père,* serait tenté de l'oublier?

En vérité, m. f., Dieu est Père, et « personne, nous dit S. Paul, n'est Père comme lui ». Mais son éloignement apparent de nous et son caractère d'invisibilité ne lui enlèvent rien de sa puissance paternelle : il distribue à son gré les trésors familiaux, il pose des conditions à leur jouissance et se réserve le droit absolu de demander des comptes aux fils de son amour. Et nous, les fils d'un tel Père, nous recevrions avec des cœurs froids le partage de sa vie divine, les effusions de sa grâce et les prescriptions de son amour ? Noblesse oblige : fils de Dieu, nous devons vivre en fils de Dieu et montrer, par la fermeté et la générosité de notre attitude, toute la noblesse de cette filiation divine.

Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, les frères adoptifs de Jésus, le Fils de Dieu ? Et si la perfection du Père céleste nous semble inaccessible, n'avons-nous pas eu sur terre, dans la personne même de Jésus et pendant les 33 années de son existence, le modèle le plus achevé, incomparable, de toute perfection ?

Quand, au soir du Jeudi Saint, il a rempli la mission de serviteur en lavant humblement les pieds de ses Apôtres, il a pris soin de leur expliquer la signification d'un geste qu'ils paraissaient ne pas comprendre : « Je vous ai donné l'exemple, leur a-t-il dit, afin que vous fassiez vous aussi comme j'ai fait. »

Nous sommes les bénéficiaires de sa grâce, qui a coulé à pleins flots sur notre âme rachetée, le jour du baptême. Cette grâce divine, nous savons bien où nous la retrouvons et Celui qui nous l'a méritée, lorsque nous venons demander au sacrement de pénitence la résurrection de nos âmes mortes ; nous savons encore procurer à notre âme l'aliment nécessaire, aliment divin proportionné à sa vie, quand nous venons à la Table sainte, table de famille, chercher le pain quotidien de la communion qui contient le corps de Jésus : sans lui, comment supporterions-nous sans faiblir le poids des journées ? comment résisterions-nous aux assauts répétés de l'ennemi de nos âmes et garderions-nous notre fierté chrétienne, notre noblesse d'enfants de Dieu ?

Puisons à pleines mains, m. f., dans le trésor infini que Dieu met à notre disposition, sans y fixer d'autres limites que nos propres désirs. Mais, de grâce, ne nous comportons pas comme des ingrats : portons dans toute notre vie les enseignements et les exemples de notre bien-aimé Sauveur, montrons-nous dignes de notre fraternité avec le Christ, et n'avilissons jamais la beauté de notre âme par des compromissions coupables, à la fois indignes d'elle et de Celui qui a payé de son sang cette beauté reconquise. *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam,* prenez conscience, chrétiens, de la dignité de votre âme ; ne vous montrez pas fils dégénérés ou frères indignes ! Vous êtes les fils de Dieu et les frères du Christ qui vous a rachetés !

Et vous êtes encore les temples de l'Esprit-Saint qui infuse en vous cette vie de Dieu : c'est là, m. f., que je dois vous dire surtout : « Prenez conscience du mystère divin qui vit en vous ! » Combien de chrétiens vivent comme si Dieu était un étranger pour eux, en tout cas un ami lointain auquel on se contente de faire des visites espacées ! La vie de Dieu, mais elle circule dans tout votre être par le miracle d'amour accompli par l'Esprit-Saint dans les âmes en état de grâce : sans elle, vous ne sauriez prier le Seigneur ni accomplir la moindre action méritoire pour votre salut ; c'est elle qui est le soutien de vos pensées, l'inspiratrice de votre conscience et la force de votre vie ; c'est elle qui est votre douceur et votre consolation : *Conso-*

lator optime, dulcis hospes animæ ; le consolateur suprême et l'hôte ineffable de vos chères âmes, c'est Dieu par l'Esprit-Saint. Comprendrons-nous enfin, m. f., que notre vie intérieure, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, c'est le ciel commencé ? « J'ai trouvé le ciel sur la terre, disait une sainte carmélite, sœur Elisabeth de la Trinité, puisque le ciel c'est Dieu, et Dieu est dans mon cœur : le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé pour moi. »

Rêveries pieuses ? Non, mille fois non, mais la plus sublime et la plus consolante des réalités. Nous sommes les temples de Dieu ! Quelle noblesse, quelle dignité !

Oui, certes, mais aussi quelle obligation inéluctable de vivre conformément à cette éminente dignité ! Un chrétien qui l'oublierait prouverait qu'il ne possède pas le sens familial et que son cœur ingrat n'a pas assez compris l'immensité du bienfait qu'il a reçu de Dieu. Fils de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple vivant du Saint-Esprit, il doit hausser son idéal jusqu'à la perfection de son Père des cieux, jusqu'à l'imitation de son frère Jésus, jusqu'au désir de l'intimité croissante avec le Saint-Esprit qui vit en lui.

La noblesse de son âme lui fait un devoir d'être meilleur que les autres.

2. De plus, *son union avec ses frères, dans le Corps mystique du Christ,* ne lui permet pas l'indifférence ou la médiocrité.

Puisqu'il est appelé à vivre en société, — dans sa famille, dans son milieu de travail et jusque dans ses relations sociales et civiques, il doit être persuadé de la répercussion du moindre de ses actes sur l'âme de ses frères.

Nous sommes les branches de la vigne divine qui est Jésus, c'est lui qui nous l'a dit ; nous sommes les membres du corps dont il est la tête, et les actions de chacun de ses membres concourent au bien de l'ensemble, comme la maladie d'un seul des membres exerce son influence sur le corps entier.

Ainsi donc, quand un chrétien se sanctifie et vit intégralement son christianisme, ses mérites se déversent comme une rosée de bénédictions sur tous ses frères, et nous ne saurons qu'à l'heure des révélations suprêmes toute la dette que nous avons contractée avec tel ou tel de nos frères les plus humbles, dont la vertu cachée nous aura valu une abondance de grâces.

Mais aussi lorsqu'un chrétien, oublieux de sa dignité et de sa responsabilité fraternelle, écoute la voix du tentateur, qu'il s'appelle égoïsme, orgueil, rancune ou sensualité, il faut qu'il sache bien que ses actes pourtant inconnus le suivront et que ses frères en souffriront : si nous héritons des richesses familiales, ne supportons-nous pas de même les tares morales de ceux qui nous ont précédés ?

Bien plus, Dieu nous fait le grand honneur de nous intéresser directement à la rédemption, au salut de nos frères en Jésus-Christ. Il compte sur nous pour « achever sa Passion dans son corps qui est l'Eglise, » et il a décidé, dans son infinie miséricorde, de ne sauver tel de nos frères que par notre entremise. Si donc nous persistions dans notre égoïsme ou notre indifférence devant le mal qui envahit les âmes, qui sait si Dieu ne nous demanderait pas, à nous aussi : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Pesons nos responsabilités, m. f., car elles sont immenses, et nul ne peut se désintéresser du salut de ses frères sans compromettre le sien propre.

N'est-ce pas, d'ailleurs, la grande leçon que l'Eglise, par la voix autorisée du Souverain Pontife Pie XI, nous a rappelée avec tant d'insistance en engageant tous les chrétiens à prendre place dans les rangs de l'Action catholique, non pas comme simples figurants ou bailleurs de fonds, mais en véritables militants ?

Un militant, c'est un soldat qui lutte avec les armes que ses chefs lui mettent dans les mains, avec une discipline et une tactique déterminées. Il lutte tantôt pour conquérir, tantôt pour défendre, tantôt pour délivrer. Conquérir les âmes de ses frères, les défendre contre les assauts violents ou sournois de l'adversaire, les délivrer de l'emprise du mal et les ramener dans le bercail du Pasteur Jésus, n'est-ce pas là le souci de tout chrétien conscient de l'étendue de son devoir fraternel ?

L'apostolat ainsi compris n'est pas une chose facultative, réservée à des initiés ou à des spécialistes, comme sont les prêtres et les religieux ; il s'étend au plus humble des chrétiens, qui devra travailler dans le secteur où l'a placé la Providence pour y accomplir sa tâche, glorieuse ou modeste, au service de ses frères. En réalité, c'est tout simplement l'exigence de la vie du Christ en nous.

Un chrétien qui considère ses obligations fraternelles sous ce jour, qui est le vrai, ne consentira jamais à donner le spectacle d'une vie indifférente ; il s'appliquera plutôt à prendre une conscience accrue de ses obligations, et sur le terrain familial, paroissial, social et civique, il aura l'ambition de continuer dans les âmes de ses frères l'extension de la Rédemption du Christ.

Il doit être meilleur que les autres : son union avec ses frères, dans le Corps mystique du Christ, ne lui permet pas l'indifférence ou la médiocrité.

3. Je dois ajouter, comme dernier motif qui vient appuyer cette obligation, que *cette médiocrité, si elle existait, compromettrait l'intérêt de l'Eglise, sa Mère.*

Il est à remarquer, m. f., que les ennemis de l'Eglise, tout en prétendant se passer de religion et déclarant inutiles les préceptes divins pour la conduite de leur vie, ne cessent pas de faire retomber sur l'Eglise les manques de générosité, les chutes voyantes et la médiocrité de certains chrétiens.

S'ils ont raison de stigmatiser leur attitude égoïste et peu édifiante, ils ont tort d'en accuser l'Eglise : si ces chrétiens n'accomplissent pas tout leur devoir ou même commettent des fautes que rien ne saurait excuser, ce n'est pas parce qu'ils sont chrétiens, mais bien qu'ils soient chrétiens, et l'Eglise n'autorise d'aucune façon ces manquements, qu'au contraire elle blâme sévèrement.

A ces accusateurs trop heureux de prendre en défaut leurs frères chrétiens, il est bon d'opposer en passant une triple remarque :

1° Si la religion est divine et infaillible, le chrétien demeure malgré tout humain et faillible. Serait-ce parce qu'un médecin se conduit mal que la médecine doit être traitée d'inutile ? Ou bien, parce qu'un juge s'est rendu coupable de malversation, la loi devient-elle facultative et sans effet ? L'abus de la boisson par certains va-t-il pousser quelque réformateur à arracher la vigne et à proscrire le vin ? S'il y a de mauvais savants et de mauvais orateurs, cela prouve-t-il quelque chose contre la science et l'éloquence ? De même, la religion ne saurait être tenue pour responsable des écarts de certains de ses fils.

2° La religion, en vérité, est responsable de ce qu'elle permet ou commande. Or « tout ce qui est

mal, la religion le condamne, le flétrit et le réprime autant qu'il est en son pouvoir... Tout ce qui est bien, la religion le prêche, le suscite et le produit comme une efflorescence naturelle de son enseignement, de ses lois et de sa discipline. » (Mgr Gibier).

3° Si la religion ne rend pas l'homme nécessairement parfait par une sorte d'automatisme, elle l'aide à devenir meilleur et à se débarrasser du cortège de ses défauts. Comparez d'un côté tous les incroyants et de l'autre côté tous les croyants, et dites-moi où sont les êtres les meilleurs et les plus dévoués au service de leurs semblables. Et si vous rencontrez dans les rangs des chrétiens des êtres imparfaits et même vicieux, au lieu d'en accuser la religion, demandez-vous plutôt ce qu'ils seraient devenus sans la religion.

Et pourtant, malgré ces remarques nécessaires, on doit bien reconnaître que plusieurs sont arrêtés sur la voie de leur retour à Dieu par le spectacle de la médiocrité navrante de chrétiens imparfaits ou même coupables. Cette constatation rejaillit, à tort certainement, mais enfin elle rejaillit sur l'Eglise, et l'on entend dire autour de soi : « Ce n'est vraiment pas la peine de se confesser, de communier et de faire le dévot pour donner un tel spectacle ! »

Sachons tirer de ces faits la leçon qui s'impose à nous. Si la vie médiocre de certains chrétiens est un obstacle au retour à Dieu de plusieurs de leurs frères, ne méritons jamais un tel reproche ; bien plus, ayons à cœur que notre exemple, loin d'écarter nos frères, les attire plutôt en leur montrant le vrai visage de la religion. Que ceux qui sont encore loin de nous, au spectacle de notre dévouement désintéressé, de notre loyauté en affaires, de notre conscience infrangible sur les choses de l'honneur, se demandent où nous trouvons ainsi la force de vivre loyalement et fraternellement, et qu'ils soient peu à peu attirés par une religion qui rend les hommes si bons. Travaillons à réaliser la vraie fraternité chrétienne, celle dont on disait jadis en montrant les premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Nous travaillerons ainsi, d'une manière effective, à l'extension du règne de Dieu dans les âmes, et nous ne serons pas de ceux qui compromettent les intérêts de leur Mère par leur médiocrité.

Oui, un chrétien doit être meilleur que les autres : la noblesse de son âme, son union avec ses frères et les intérêts les plus hauts de l'Eglise lui en font la plus stricte, la plus impérieuse obligation.

* *

C'est la conclusion qui s'impose à vous en toute logique, celle que votre sens chrétien vous dictera, j'en ai le ferme espoir.

Conscients de la gravité des événements au milieu desquels vous vous débattez en cherchant, le cœur angoissé, d'où viendra le salut, et des dangers qui menacent à la fois votre patrie, vos foyers et les âmes des êtres qui sont la chair de votre chair, vous direz à Dieu dans une ardente prière : « Seigneur, pour faire face à la crise actuelle, rendez-les meilleurs ! »

Mais parce que vous sentez que plus que jamais cette œuvre de redressement, de résurrection, ne s'opérera pas sans vous et que Dieu veut faire dépendre de vous le salut de vos frères et de votre patrie, vous vous tournerez vers Dieu pour lui dire ces simples paroles : « Seigneur, pour faire face à la crise actuelle, rendez-moi meilleur ! Je le puis, je le dois, je le veux ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXI

4e Dimanche de Carême

LA PAROLE DE DIEU

Mes frères,

La parole de Dieu a opéré des choses merveilleuses tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce. Dans l'ordre de la nature, un mot fit jaillir du sein du néant le soleil, la lune et les étoiles, la mer et la terre, et tout ce qui existe : *ipse dixit, et facta sunt*. Dans l'ordre de la grâce, cette parole, prêchée par douze pauvres pêcheurs, convertit et réforma l'univers. Cette même parole attirait les foules sur les pas de Jésus, et dans l'évangile de ce jour nous voyons cinq mille hommes en perdre le boire et le manger pour le suivre jusque dans un désert. Aussi le miséricordieux Sauveur voulut-il les récompenser et les rassasier, en opérant en leur faveur le célèbre miracle de la multiplication des pains.

Et pourquoi donc aujourd'hui cette parole, toujours la même cependant, ne produit-elle plus les mêmes effets sur un grand nombre de fidèles ? Pourquoi ne crée-t-elle plus en nous un cœur nouveau ? Pourquoi ne réforme-t-elle plus nos mœurs ? Pourquoi ne nous porte-t-elle plus à marcher sur les traces de Jésus, à imiter ses exemples, et à observer ses commandements ?

Voici, si je ne me trompe, la réponse à ces questions : c'est parce qu'on croit en général que l'audition de la parole de Dieu est une chose de surérogation ; que celui qui l'entend fait bien, mais que celui qui ne l'entend pas ne fait pas mal. Erreur, m. f. La parole de Dieu, ou entendue, ou lue, ou méditée, nous est indispensable et d'une nécessité absolue.

I. — *Nécessité de la parole de Dieu*

La meilleure preuve de la nécessité de la parole divine, nous la trouvons dans cet oracle de la Sagesse incarnée : « L'homme, dit Jésus-Christ, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ce qui veut dire : l'homme est composé d'un corps et d'une âme : afin qu'il puisse vivre de la vie naturelle et sensible, il a besoin de pain ou de toute autre nourriture, quel qu'en soit le nom ; et afin qu'il puisse vivre de la vie de l'âme, il faut qu'il prenne une nourriture assimilable à son âme qui est un pur esprit, c'est-à-dire une nourriture spirituelle, comme est précisément la parole de Dieu. D'où il suit que, de même que le corps perd ses forces lorsqu'il est privé de l'aliment matériel, de même aussi l'âme privée de l'aliment spirituel de la divine parole perd sa force, sa vigueur et la vie de la grâce.

Ici, un certain nombre de chrétiens pourraient m'interrompre et me dire : « Mais nous fréquentons la parole divine, nous assistons aux prédications, aux catéchismes, à l'explication de l'Evangile ; et cependant nous nous sentons toujours faibles, inconstants dans la pratique du bien, portés au mal, vides de vertus, remplis de défauts et chargés de péchés. D'où vient donc que notre âme ne profite aucunement de cet aliment qui est fait pour elle ? »

En voulez-vous la raison, m. f. ? Eh bien ! voyez

si par hasard ce ne serait pas celle que je vais vous indiquer.

Autre chose est de voir une table chargée de mets exquis, et autre chose est de s'y asseoir et de se nourrir de ces mets. De même, si vous assistez à l'explication de l'Evangile, si vous allez aux prédications par pure curiosité, par simple divertissement, parce que c'est l'habitude, alors vous voyez bien avec les yeux de votre pensée les mets préparés, mais vous ne les confiez point à l'estomac ; votre intelligence est rassasiée, mais votre cœur jeûne. A quoi sert-il de porter du pain sur sa tête, si l'on ne s'en nourrit pas ?

Rappelez-vous le songe du panetier de Pharaon : « Je croyais, dit-il à Joseph, porter sur ma tête trois corbeilles pleines de pain de la plus belle farine pour servir à la table royale ; mais tandis que je me dirigeais vers le palais, voici qu'une nuée d'oiseaux arrive qui enlève tout le pain et laisse ainsi les corbeilles vides. — Infortuné, lui répond Joseph, ton songe n'est que l'annonce de ta mort prochaine : dans trois jours tu seras décapité, et ton corps suspendu à un gibet servira de pâture aux corbeaux et aux vautours. » Eh bien ! m. f., quiconque écoute la parole de Dieu par simple curiosité ou dans le dessein de critiquer, quiconque la lit pour passer le temps ou pour se livrer simplement à l'étude, celui-là ressemble assez au serviteur de Pharaon portant ses corbeilles de pain sur la tête : bientôt, en effet, surviennent les distractions, les affaires, les pensées étrangères, qui sont comme autant d'oiseaux qui emportent bien loin la parole divine lue ou entendue et en effacent jusqu'au souvenir. Le pain mystique de la divine parole ne sera donc d'aucune utilité pour nous, si, selon la pensée du grand S. Grégoire, nous ne la livrons pas à notre estomac, c'est-à-dire, si nous ne la confions pas à notre mémoire, si notre cœur ne la retient pas, afin qu'elle devienne pour notre esprit une nourriture salutaire et capable de lui procurer les forces dont il a besoin. *(Hom. 15 in Evang.)*.

Mais, m. f., parlons sans figure. Pour que nous puissions tirer quelque avantage de la parole divine, il faut nous l'appliquer à nous-mêmes et à nos propres besoins spirituels. Ainsi, Dieu nous fait connaître par ses ministres que le péché sera notre ruine temporelle et éternelle : il faut abandonner le péché ; qu'une vie chrétienne est le gage certain de la vie éternelle : il faut embrasser résolument la vie chrétienne ; que telle amitié nous entraîne en enfer : il faut briser avec cette amitié ; que la haine que nous portons à notre ennemi nous attire l'inimitié de Dieu : il faut éteindre cette haine ; qu'avec le bien d'autrui on n'entre point dans le ciel : il faut restituer ce qu'on a volé. Et ainsi de suite pour tous les autres devoirs, pour tous les conseils que nous devons suivre, pour tous les moyens que nous devons prendre afin d'opérer notre salut : devoirs, conseils, moyens qui nous sont indiqués par la voix de Dieu quand nous voulons l'entendre.

L'Esprit-Saint lui-même confirme cette nécessité de la divine parole : « La Sagesse, dit-il, nourrira l'homme juste du pain de la vie et de l'intelligence : *cibabit illum pane vitæ et intellectus.* » Que la parole de Dieu soit appelée pain de vie, l'allégorie est facile à comprendre, comme vous l'avez vu il n'y a qu'un instant ; mais comment expliquer qu'elle soit aussi le pain de l'intelligence ? Un peu d'attention, m. f., et vous l'allez comprendre.

II. — *Effets de la parole de Dieu*

Les théologiens enseignent que notre volonté par une pente naturelle et fatale est portée à chercher en tout son propre bien, sa propre félicité. Mais elle est aveugle. Qui donc lui prêtera ses yeux pour lui servir de guide ? L'intelligence. Si cette intelligence est éclairée par les vérités de la foi, par la lumière de l'Evangile, elle conduira la volonté dans la voie droite, dans le chemin du salut. Au contraire, si elle est éblouie par une fausse lumière, elle entraîne alors dans son erreur la volonté, semblable à un petit enfant qui prendrait avec la main un fer rougi au feu par cela seul qu'il le voit briller. Il est donc d'une extrême importance que l'intelligence soit remplie de ces pures lumières qui descendent de Celui qui en est le Père, de ces lumières qui ne trompent point et qui sont contenues dans la parole divine.

Voulez-vous voir maintenant la différence qui existe entre une intelligence éclairée par les vérités de la divine parole et une autre qui en serait privée ? Ecoutez, et vous en comprendrez mieux encore la nécessité.

De la parole de Dieu naît la foi : *fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. Or toute intelligence éclairée des lumières de la foi par cette parole du Christ, pense et doit penser ainsi : « C'est Dieu qui m'a placé sur cette terre ; et pour quelle fin ? Cette fin ne peut être une chose de la terre : c'est d'abord l'expérience qui me le dit, puisque rien de terrestre ne peut contenter mon cœur ; c'est ensuite la mort qui me le dit encore, la mort qui bientôt me dépouillera de tout, et dont le coup fatal enverra mon corps dans son tombeau et mon âme dans son éternité. A son premier pas dans cette autre vie, mon âme se trouvera traduite devant un tribunal redoutable où doit se décider mon sort éternel. Et qui donc pourra servir utilement ma cause et mes intérêts devant ce tribunal ? Ce ne sont ni les dignités, ni l'or, ni la science, ni même le monde entier : seules, mes bonnes œuvres me suivront jusque-là ; seul, le péché viendra avec moi, et seul le péché peut me faire éprouver une sentence de mort. Le péché ! voilà donc le seul ennemi que j'aie à craindre. Et cet ennemi, avec quelles armes pourrai-je le vaincre et le tenir éloigné de moi ? Avec l'armure du Seigneur, me dit l'Apôtre, le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive de la divine parole, avec la pratique des vertus chrétiennes. » Voilà comme pense le vrai chrétien illuminé et nourri avec le pain de la parole de Dieu et de l'intelligence.

Au contraire, une intelligence privée de cette nourriture, de cette lumière, obscurcie par les ténèbres, comme dit S. Paul, ne distingue pas le faux du vrai, appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien ; elle est semblable à cet enfant qui court après un ver luisant parce qu'il le voit briller. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un aveugle trébuche, se heurte à un mur ou tombe dans un fossé ? M. f., si Joseph craint Dieu, s'il a horreur du péché, et s'il fuit la femme de son maître, c'est parce que son intelligence est libre et saine. C'est parce qu'il a un bandeau sur les yeux que Samson tombe dans les embûches que lui a tendues Dalila. Zachée rend le quadruple de ce qu'il a injustement acquis, parce qu'il est éclairé par la parole de Jésus-Christ. Judas trahit et vend son divin Maître, parce qu'il est aveuglé par l'avarice.

Tout dépend donc de cette clarté qui illumine l'intelligence. Sans cette lumière, dit David, l'homme ressemble aux plus stupides animaux, *sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.* Aussi, bien convaincu et bien persuadé de la nécessité de cette lumière céleste, il s'écrie : « Seigneur, je veux que votre parole soit pour moi un flambeau qui éclaire ma route et guide sûrement mes pas ! »

« Oui, sans doute, allez-vous encore me dire, en entendant ou en lisant la parole de Dieu nous sommes bien pénétrés de ces lumineuses vérités ; mais comment se fait-il donc que, peu après, toutes ces clartés s'évanouissent et que nous nous laissons éblouir de nouveau par le faux éclat des apparences terrestres ? »

C'est S. Jean Chrysostome qui va vous répondre. Méditant sur ces paroles du Psalmiste : *lucerna pedibus meis verbum tuum,* voici ce qu'il dit : « Une lumière peut s'éteindre de deux manières : ou bien parce que l'huile vient à manquer, ou bien parce qu'on néglige de fermer portes et fenêtres. » C'est ainsi que vous vous sentez enflammés d'une sainte ardeur au moment où vous lisez des livres de piété, ou que vous écoutez quelque prédication : un rayon de lumière vient éclairer votre esprit, une flamme ardente embrase votre cœur. Mais si vous laissez cette flamme manquer d'aliment, si vous ne continuez point à la nourrir par des lectures assidues, par des méditations fréquentes, par l'assistance aux prédications, cette flamme s'évanouira, cette lumière disparaîtra, et vous vous retrouverez plongés dans les mêmes ténèbres. D'un autre côté, si, tout en étudiant, en allant entendre la parole de Dieu, vous laissez ouvertes les fenêtres de vos sens pour tout voir, tout entendre, pour parler de tout, oh ! flamme et lumière, tout s'éteindra bien vite en vous. Et alors, marchant au milieu des ténèbres, vous n'avez plus autre chose à attendre que chutes et précipices.

* *

Ecoutez, en finissant, la réponse que fit Jésus-Christ à une femme qui, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité ! — Heureux plutôt, dit alors le Sauveur, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent avec soin ! » (Luc, XI, 28). Trois courtes réflexions sur ces paroles de la Sagesse incarnée :

Bienheureux donc, non pas ceux qui ont entendu ou qui entendront cette parole divine, mais ceux qui l'entendent, c'est-à-dire ceux qui par la lecture, la méditation, l'audition fréquente et continuelle de la parole de Dieu, sont comme s'ils l'entendaient toujours.

Bienheureux en second lieu ceux qui l'écoutent, non pas comme venant de l'homme, c'est-à-dire en regardant la dignité ou la bassesse du canal par où elle nous arrive, mais uniquement comme parole de Dieu, *verbum Dei.*

Bienheureux enfin ceux qui la gardent, ceux qui s'en nourrissent comme d'un pain vivifiant, la font descendre dans leur cœur et la changent pour ainsi dire en leur propre substance. C'est une flamme brillante : bienheureux ceux qui lui fournissent un aliment continuel et sont jaloux de la conserver toujours vive pour illuminer leur esprit et embraser leur cœur.

Faites ainsi, m. f., et vous serez heureux dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

VII

GRANDEUR DU DRAME DE LA PASSION

(Pour le Dimanche des Rameaux)

Mes frères,

Nous sommes entrés ce matin dans une semaine que, depuis un temps immémorial, il est d'usage, dans l'Eglise chrétienne, de nommer la *Semaine Sainte* ou la *Grande Semaine.* Cette dernière expression, qui a été retenue dans la liturgie catholique, se rencontre déjà dans les homélies de S. Jean Chrysostome, qui vivait il y a plus de 1500 ans. Et il atteste que le mot existait avant lui. Il l'explique du reste en ces termes : « Ce n'est pas, dit-il, que cette semaine ait plus de jours que les autres ou que les jours y soient composés d'un plus grand nombre d'heures, mais elle est ainsi nommée en raison de la grandeur des mystères que l'on y célèbre. »

De cette phrase du grand orateur, je retiendrai surtout ce mot de *mystères* qu'il emploie pour désigner les événements de la Passion du Sauveur.

Un mystère, c'est une vérité incompréhensible à la raison. En un sens plus large et moins précis, c'est une vérité qui renferme des aspects cachés, peu connus de l'observateur superficiel et qui ne se révèlent qu'à la réflexion et à la méditation.

Il est de tradition, dans la théologie chrétienne, d'appeler « mystères » non seulement les plus hautes vérités de la foi que la raison humaine n'aurait pu découvrir par elle-même, et qu'elle ne peut comprendre lorsqu'elles sont portées à sa connaissance par la révélation divine, mais encore tous les faits qui constituent la vie et la mort de Jésus-Christ. Et l'on veut dire par là qu'en dehors de leur apparence historique, ces faits ont une signification profonde, une portée religieuse, une efficacité spirituelle que nous ne pouvons connaître que par ce que Dieu a bien voulu nous en dire et par ce que, au nom de Dieu, l'Eglise nous enseigne à leur sujet.

Mais si tous les événements de la vie de Jésus sont, en toute vérité, des mystères, au sens que je viens de rappeler, à combien plus forte raison les événements qui sont rappelés au cours de la Grande Semaine, et que l'évangile de ce jour des Rameaux raconte de façon si émouvante, sont-ils considérés comme des faits d'une telle importance dans l'histoire religieuse de l'humanité qu'il n'en est point qui puissent mériter davantage notre vénération et notre culte.

Ce sera donc, d'une part, heureusement compléter ce que nous avons dit, dans nos précédentes instructions, sur le caractère obligatoire et nécessaire de la religion chrétienne, et d'autre part nous conformer à l'esprit de l'Eglise, que de méditer sur la grandeur véritablement surhumaine et divine du drame de la Passion.

Ce caractère unique de la mort de Jésus-Christ, je le trouve 1° dans la grandeur des témoignages qui nous l'ont rapportée, — 2° dans la sublimité du héros qui en fut la victime, — 3° dans l'immensité de l'enjeu qui se trouvait impliqué dans le drame lui-même.

I. — *Grandeur des témoignages sur la mort du Christ*

Ne soyez pas surpris, m. f., que je vous invite à considérer, avant toutes choses, la grandeur, je veux

dire la solidité extraordinaire, la certitude irréfutable, des témoignages par lesquels la Passion du Sauveur nous est connue. Du reste, ce que je voudrais vous en dire ne s'applique pas seulement au seul récit de la mort du Christ, mais à l'Evangile tout entier. Et je dis qu'il importe avant tout de nous bien assurer qu'il ne s'agit pas là le moins du monde d'une histoire inventée à plaisir, d'une magnifique légende, d'une tradition plus ou moins romancée, mais au contraire de procès-verbaux rigoureusement exacts, émanant de témoins sincères, bien informés, incapables de mentir, en sorte que nous sommes en face de ce que l'histoire des hommes connaît de plus certain et de plus sacré dans l'ordre de la vérité.

1° Vous avez vous-mêmes, ce matin, lu dans vos livres de messe les belles pages consacrées par l'évangéliste S. Matthieu au récit de la mort du Christ. Et sans doute vous n'êtes pas, ou du moins vous n'êtes pas tous, familiarisés avec les études d'histoire ; mais si étrangers que vous soyez aux méthodes de la critique, ne trouvez-vous pas qu'il y a, dans ce style si simple, si net, si dépouillé de toute prétention littéraire, de tout procédé savant d'exposition, quelque chose d'unique au monde ?

N'avez-vous pas été frappés, d'autre part, dans ce récit de la plus dramatique des procédures criminelles, par l'incroyable sérénité de l'exposition ? Trouverait-on aujourd'hui un seul auteur, croyant ou incroyant, qui serait capable de rédiger un récit semblable, sans une réflexion malsonnante à l'égard des adversaires d'une si noble victime ; sans une appréciation pour la malignité des accusateurs, pour la versatilité de la populace, pour la lâcheté du juge, pour la cruauté des bourreaux ; sans une plainte, sans un froncement de sourcils, en quelque sorte, sans une larme même, si ce n'est cachée au plus profond du cœur ?

Ne trouvez-vous pas que des documents de cette sorte, — je veux parler de nos saints Evangiles, — sont à placer en dehors et au-dessus de toute littérature humaine, qu'ils ne ressemblent à rien d'autre que nous connaissions, qu'ils dépassent par la force d'attestation qui s'y trouve enfermée tout ce que l'on peut imaginer ?

Cela est si fort, en vérité, que nous ne demandons rien de plus, à ceux qui nous réclament les preuves de notre foi, que de prendre les saints Evangiles, soit dans leur texte même, soit dans une bonne *Vie de Jésus*, telle que tout foyer devrait en posséder une comme livre à méditer chaque jour, — et que nous sommes convaincus que la simple bonne foi suffit, en face de témoignages si éloquents, si touchants, d'un accent si hautement véridique, pour qu'avec la grâce de Dieu la foi jaillisse au fond du cœur.

2° Mais nous ne nous en tenons pas à cette première impression, qui est à la portée de tout lecteur quel qu'il soit, ou de tout auditeur de la parole évangélique. Nous nous adressons sans crainte aux savants eux-mêmes, aux spécialistes des études historiques, aux critiques les plus droits et les plus sincères, à la seule condition qu'ils consentent à mettre de côté tout préjugé philosophique, toute préoccupation idéologique, comme on dit aujourd'hui, pour ne considérer que la vérité même.

Et nous leur disons :

Que demandez-vous pour écrire l'histoire ? Des documents, que vous appelez « les sources ». Mais partout ailleurs, ces sources, il vous faut les chercher, les aligner, en composer des dossiers complets, en faire la critique, en extraire la substance de réalité vécue qu'elles contiennent. Il n'y a que dans la vie de Jésus que les documents n'ont jamais subi la moindre éclipse, ne sont jamais tombés dans l'oubli, ont été connus, lus, médités, adorés, depuis l'origine, sans interruption, sans défaillance, sans lacune. Et nous disons que cela seul confère déjà à l'histoire de la vie et de la mort du Christ un caractère tout à fait unique.

Et notez bien que nous ne faisons point partir cette tradition sur la réalité historique de Jésus-Christ seulement du jour de la rédaction des saints Evangiles, mais du jour même de son départ d'au milieu des hommes. Car avant l'Evangile écrit, dont la date remonte à 30 ans au plus après la Passion, c'est-à-dire l'intervalle qui sépara par exemple de la mort de Napoléon l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, — exactement l'intervalle reconnu nécessaire pour le recul utile à l'histoire, — il n'y avait pas eu un seul jour où l'Evangile oral n'avait été raconté par ses plus sûrs témoins, pas un jour où les paroles du Christ, ses actes, les détails de son procès final et de son exécution, ceux de sa Résurrection et de son Ascension, n'eussent été rappelés, commentés, attestés ; et cela non d'une manière privée, mais d'une manière religieuse, liturgique, sacrée, sous le regard du Dieu de vérité, par des hommes qui avaient renoncé à tout, qui étaient prêts à donner tout leur sang pour la vérité de leur témoignage, et qui effectivement le versèrent tous l'un après l'autre, sans s'être un instant démentis, sans s'être contredits, sans avoir émis le moindre doute, sans avoir éprouvé la moindre hésitation !

On répète souvent le mot si connu de Pascal : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ! » Mais le martyre, chez de tels témoins, ne fut que le couronnement de toute une vie de dévouement, de sacrifice, d'apostolat crucifié, de contradictions et de persécutions noblement supportées. Et cela est infiniment plus fort, en sorte que l'on devrait dire : « Je ne crois que les histoires dont les témoins sont capables de vivre et de mourir pour ce qu'ils attestent ! »

Et en vérité, nous croyons des histoires bien moins attestées que celles-là. L'histoire serait impossible à écrire s'il fallait que ses sources fussent scellées du sang des témoins. Non, dans la pratique de cette science, l'on n'est pas aussi exigeant. Mais nous comprenons qu'on le soit à ce point et jusqu'à une telle rigueur, quand il s'agit d'une histoire qui réclame tout notre cœur, toute notre âme, et sur laquelle doit être réglée toute notre destinée spirituelle.

II. — *Grandeur unique du héros de la Passion*

Or, justement, l'histoire évangélique est de cette sorte. Elle nous demande une adhésion surhumaine, elle est *totalitaire,* comme l'on dit de nos jours. Elle réclame toute notre foi. Et voilà pourquoi il était nécessaire qu'elle fût attestée par des documents uniques, par des témoins supérieurs à tous les autres témoins connus de l'histoire, par des sacrifices ayant une puissance de persuasion plus éclatante que l'on n'en peut rencontrer ailleurs.

Qui était donc celui dont nos évangélistes racontaient la vie et la mort ? Qui était-il pour lui-même, qui était-il pour eux, ses apôtres et ses disciples ?

Pour eux, il n'y a pas de doute : il était le Fils de Dieu, il était Dieu lui-même. Ce n'est point le lieu de développer longuement cette vérité incontes-

table et que toutes les objections de l'incrédulité ne sont jamais parvenues à obscurcir. Qu'il suffise de rappeler cette simple phrase qui sert de titre à l'Evangile de S. Marc, dont la rédaction, au dire des spécialistes, serait la plus ancienne des textes tels que nous les possédons : « *Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu.* » S. Marc sait donc bien et il dit tout de suite qu'il ne va pas raconter l'histoire d'un homme, mais celle du Fils de Dieu.

Prenez maintenant le 4e Evangile, celui dont la rédaction se situe la dernière ; ouvrez-le à la première page, lisez cet immortel Prologue dont il est permis de dire que jamais rien de plus beau n'a été écrit sur la terre : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait... » De qui croyez-vous qu'il parle ? Serait-ce d'un Etre métaphysique, d'une Réalité divine inaccessible aux prises de nos facultés ? Oui, sans doute, mais c'est aussi d'une personne faisant partie de notre histoire humaine ; c'est d'un Dieu fait homme, d'un Dieu devenu sensible non seulement au cœur, selon un mot célèbre, mais sensible aux sens extérieurs des témoins qui ont parlé de lui ; d'un Dieu devenu visible, tangible, en sorte que S. Jean ait pu dire ici : « Et le Verbe s'est fait chair et *nous avons vu* sa gloire..., » et dans la première de ses épîtres : « Ce Verbe, *nous l'avons palpé* de nos mains ! »

Vous voyez donc, m. f., que cette histoire, unique par la qualité et la certitude des témoignages qui la prouvent, l'est encore par la sublimité du héros dont elle parle.

Et ce caractère divin, reconnu en lui par ses témoins de tous les jours, par ceux, disent les Actes des Apôtres, qui ont mangé et bu avec lui, il l'a hautement revendiqué lui-même, en sorte que l'on ne puisse le considérer que comme un Dieu ou comme un imposteur et un fou ! Relisez en effet les pages de l'évangile de ce jour. Pourquoi l'a-t-on condamné à mort ? Pour le crime de blasphème. Et quel blasphème avait-il donc prononcé ? En plein tribunal, en face des plus hauts juges de son peuple, debout devant tout le Sanhédrin réuni, et sur l'adjuration du grand-prêtre, réclamant de lui une réponse « au nom du Dieu vivant », il s'était proclamé *le Fils de Dieu.* Il est donc mort pour cette affirmation suprême. Avait-il mal compris la question, mal interprété son sens, commis une erreur sur sa gravité et sa portée ? Qui pourrait le croire ? Comment n'aurait-il pas rectifié aussitôt sa réponse ? Comment n'aurait-il pas repoussé l'accusation de blasphème, lui, le plus haut génie religieux que l'humanité connaisse ? Comment son éloquence si spontanée, si variée, si ingénieuse, sachant inventer de si admirables paraboles, des allégories si profondes, parler une langue si simple et si haute à la fois, n'aurait-elle pas trouvé les ressources nécessaires pour défendre la vérité en une telle occasion, alors qu'il avait la mort assurée en face de lui !

Il est donc bien clair que le récit de la vie et de la mort du Christ est une histoire unique et qui ne ressemble à aucune autre, car Jésus n'est ni un simple moraliste, ni un simple prophète, ni seulement un héros religieux, encore moins la simple victime d'une grande erreur judiciaire ; mais il est dans toute la vérité de ce mot : un Dieu fait homme, le Fils de Dieu venu pour sauver tous les hommes.

III. — *Grandeur de l'enjeu de ce drame*

Nous sommes conduits de la sorte jusqu'au cœur même du mystère que nous voulions considérer. Cette semaine se nomme, avons-nous dit, la Grande Semaine, la Semaine Sainte, en raison de la grandeur des mystères qu'elle doit, chaque année, célébrer pour nos âmes.

De quoi s'agit-il en effet ? De rien de moins que du salut de l'humanité. On ne pourra toujours pas reprocher à ces pauvres gens, — simples pêcheurs du lac de Galilée, — qui ont été les premiers propagateurs de cette merveilleuse histoire, d'en avoir rétréci la signification, diminué l'universalité, d'avoir suivi, en cela, un instinct de race, un orgueil de tribu, encore qu'ils en aient eu la tentation trop naturelle. Nous avons montré, au cours des instructions de la semaine dernière, le caractère grandiose de la religion du Christ, telle qu'elle a été prêchée dès le principe par des hommes issus cependant du peuple le plus exclusif, le plus fermé, le moins perméable à l'idée d'universalité.

Mais quiconque y réfléchit devra accorder qu'une religion ayant pour auteur le Verbe fait chair ne pouvait s'adresser qu'à toute chair ; qu'elle ne devait pas connaître de limites, de barrières, de séparations entre les membres divers de l'humanité. Et dès ce premier caractère, on reconnaîtra la grandeur de l'enjeu mis en cause dans le drame de la Passion.

Mais cela n'est encore qu'une considération de surface. Non seulement Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, mais il est mort pour leur éternité heureuse ou malheureuse. La grandeur de l'enjeu, la voilà !

Il ne s'agit de rien de moins que d'un infini, dont le germe est en nous, mais qu'il nous était impossible de dégager sans la venue de Jésus-Christ sur la terre. L'âme est un esprit engagé dans la chair. Elle n'est cependant pas du monde constitué par la chair, elle est immatérielle. Elle n'en suit point les lois, mais elle a ses lois propres, infiniment supérieures à celles de la matière. Si la matière, selon les physiciens, est indestructible, s'il est vrai que, selon une formule célèbre, « rien ne se perd, rien ne se crée », en vertu des seules forces de la matière, à plus forte raison l'âme, l'esprit, supérieur à la matière, est-il immortel et indestructible, pour les seules forces de la nature spirituelle. Dieu seul peut créer une âme ; Dieu seul pourrait l'anéantir, si sa sagesse le permettait. Et Dieu seul peut aussi assurer son salut éternel, faire son bonheur en se donnant à elle, ou lui infliger un éternel châtiment, si elle a violé ses lois et désobéi à ses ordres. Et c'est pourquoi « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. »

Toute cette philosophie, dont nul ne peut nier la sublimité ni la hauteur métaphysique, se trouve impliquée dans la plus populaire prédication chrétienne, telle que les Apôtres, ces humbles pêcheurs, ignorants et sans culture, ne l'oublions jamais, l'ont dès le principe résumée dans ce que nous nommons le Symbole des Apôtres.

C'est « pour nous et pour notre salut que Jésus est descendu des cieux », *qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

* *

Il y a donc une harmonie parfaite entre la puissance des preuves, la grandeur du héros, et la sublimité de la tâche qui lui est assignée.

C'est le propre de tout ce qui est divin d'être à la fois très simple, très beau, très grand. Voyez l'oiseau, voyez la fleur, voyez le firmament, voyez tous les grands spectacles de la nature : ils portent tous ce triple caractère de simplicité, de beauté et de grandeur. L'Evangile est divin par les trois mêmes caractères. Il est si simple, si bien à la portée de la plus humble intelligence, si accessible à l'esprit le moins ouvert, que les enfants et les sauvages les plus arriérés en sont émus et peuvent être conquis par lui. Et il est si beau qu'il n'est pas d'artiste qui n'y trouve ses plus pures inspirations. Et il est si grand qu'il n'est pas de penseur, de métaphysicien, de mystique intuitif qui soit capable d'en épuiser la profondeur !

En résumé, ce drame de la Passion que nous aurons sous les yeux tous les jours de cette Semaine unique, est en premier lieu l'histoire la plus certaine qui existe et que nous puissions croire ; — en second lieu, il est le drame au centre duquel se trouve placé le plus haut personnage qu'il soit possible d'admirer ici-bas ; — en troisième lieu, les conséquences de ce drame sont les plus hautes que nous soyons capables de concevoir, puisque nous y sommes tous intéressés au même point et qu'il ne s'agit de rien de moins que de notre avenir éternel.

Telles sont les trois pensées que je voudrais avoir imprimées pour jamais dans vos esprits. Nous aurons à y revenir jusqu'au bout des présentes instructions ; nous ne nous lasserons point de les méditer et d'en tirer les déductions logiques qui s'imposent à nos cœurs.

Dès maintenant, disons-nous bien qu'il n'est pas possible que de telles vérités n'aient point à notre égard des exigences proportionnées à leur grandeur. Ne méritons jamais ce reproche terrifiant adressé par le psalmiste aux incrédules de son temps : « *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum !* Les vérités ont été raccourcies par les enfants des hommes. »

Ayons à cœur de nous élever au niveau des desseins de miséricorde de Dieu sur nous, de ne point rabaisser la religion sublime dont nous sommes les disciples.

Je ne vous ai entretenus, au cours de cette instruction, que de grandeur. M. f., ne descendons jamais de ces sommets. Sans doute, à la porte de cette église, vous avez vos humbles devoirs de tous les jours qui vous attendent. Mais la petitesse de ces obligations quotidiennes ne doit pas plus nous faire perdre de vue la sublimité de nos espérances religieuses et le caractère tragique du drame de la vie humaine, que l'accoutumance à notre misérable planète, la Terre, patrie des orages, des tempêtes et trop souvent des ténèbres, ne doit nous faire oublier l'immense sérénité qui descend sur nos fronts des étoiles suspendues dans l'indéfini de l'espace. Ainsi soit-il.

CHEMINS DE CROIX POUR LE CAREME

IV

CHEMIN DE CROIX SUR LE PÉCHÉ

Prologue. — « Celui qui commet le péché, devient l'esclave de son péché, » avez-vous dit, Seigneur, à vos apôtres (Jo., VIII, 34), et la Rédemption accomplie par vos souffrances et votre mort en croix nous a valu l'affranchissement et la liberté. En sorte que baptisés, régénérés, marqués du sceau divin des fils de Dieu, unis à vous comme la branche au tronc, nous ne devrions plus pécher. Hélas ! Seigneur, tout autre est la triste réalité ; aussi nous voulons aujourd'hui, en vous suivant sur les étapes de la Voie douloureuse, développer, intensifier en nos âmes l'horreur et la haine du péché. Puissions-nous ainsi, aidés par votre grâce, accroître notre repentir et affermir nos résolutions !

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

En réalité, ce n'est point Pilate qui vous condamne à mort, ô Jésus ; c'est vous-même plutôt qui, en prenant notre humaine nature avec ses peines et ses misères, vous êtes condamné à mourir, puisque la mort est, depuis l'origine du genre humain, le châtiment du péché.

« *Morte morieris,* tu mourras » (Gen., XX, 7) : telle était la menace faite par Dieu à nos premiers parents en cas de désobéissance à sa loi. Dieu est fidèle en ses menaces comme en ses promesses, juste en ses châtiments tout comme en ses récompenses ; et maintenant nul être humain ne saurait échapper à cette malédiction qui pèse à jamais sur notre race. Puissent, Seigneur, ce souvenir du passé et la crainte de Dieu nous inspirer une vigilance plus attentive pour fuir efficacement le péché !

IIe STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Nous sommes vos membres, ô Jésus, et vous êtes la tête, et nous ne formons tous avec vous qu'un seul corps ; c'est la doctrine de S. Paul. Aussi, à cet instant où l'on pose sur vos épaules meurtries le lourd fardeau de la croix, j'entrevois derrière vous la foule de tous les hommes, recevant, en dépit de leur faiblesse, le fardeau du labeur pénible et de la souffrance sous toutes ses formes.

Et chaque fois que derechef nous commettons le péché, chaque fois nous rendons un peu plus lourde notre croix, un peu plus grosse notre dette, un peu plus douloureuse et plus longue l'expiation nécessaire. Aidez-nous donc, Seigneur Jésus, à placer devant nos yeux, à l'heure surtout de la tentation, le tableau des douleurs qui paieront si cher une minute de plaisir si court et si vil ; et que cette vision nous aide à repousser l'ennemi, à maîtriser nos passions et à faire taire nos convoitises !

IIIe STATION : *Jésus tombe pour la première fois*

En vous contemplant dans cette cruelle humiliation, ô Jésus, comment ne pas évoquer l'histoire habituelle de nos chutes ? Il nous faudrait mettre en pratique vos sages conseils : « Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation » (Luc, XXII, 46), « car l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Mt., XXVI, 41). Le triple reniement de Pierre et nos expériences personnelles ne confirment que trop cet avertissement.

Mais nous ne prions pas ou nous prions mal ; nous manquons de vigilance, et de recueillement, et d'attention ; mieux que cela, nous nous exposons volontairement au péril : lectures, fréquentations, amitiés ; et la tentation nous trouvant surpris et désarmés, c'est la chute quasi inévitable. Pardon, Seigneur, pour nos imprudences et notre dissipation ! Nous voulons à l'avenir profiter de vos conseils ; et dès maintenant, en ce saint temps de Carême, nous voulons reprendre nos habitudes pieuses et nos résolutions.

IVe STATION : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Vous n'êtes plus seul sur ce chemin du Calvaire, ô Jésus, puisque Marie vient d'apparaître avec un groupe d'amis. Nos âmes se réjouissent à la pensée que votre cœur, non moins meurtri que votre corps, a pu trouver là une douceur consolante. La solitude en effet nous pèse, surtout aux heures douloureuses ; l'amitié nous redonne force et courage.

Aussi quelle folie dans le péché mortel ! Nous jouissions précédemment de l'amitié divine : si le chemin de notre vie était un chemin de croix, du moins nous savions que Dieu était à nos côtés, comme un ami et comme un Père ; nous le voyions au terme, plein de miséricorde et de mansuétude, nous accueillant au soir de la vie comme ses enfants. Le péché grave a détruit tout cela ; Dieu ne nous apparaît plus que comme le Maître offensé dont la justice doit sévir. Seigneur Jésus, aidez-nous à demeurer dans votre amour, et, si nous l'avions perdu, à le retrouver bien vite et pour toujours !

Ve STATION : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix*

Vos forces s'épuisent, ô Jésus, vos bourreaux craignent que vous n'arriviez pas jusqu'au Calvaire ; c'est pourquoi ils obligent cet homme à vous porter secours. Nos âmes aussi, dans la lutte quotidienne et la marche en avant, dépensent peu à peu leurs réserves d'énergie ; le péché surtout, même s'il n'est que véniel, porte atteinte à nos forces vives, car d'une part il diminue nos vertus, de l'autre il entretient et fait grandir nos défauts. Il nous faudrait constamment appliquer au mal le remède qui se trouve dans le sacrement de Pénitence ; il nous faudrait renouveler nos provisions de force à la source d'eau vive qu'est votre Eucharistie.

Hélas ! nous n'avons pas encore suffisamment compris le rôle des sacrements dans notre vie chrétienne, et c'est pourquoi elle ignore le progrès. Seigneur, attirez-nous fortement vers vous, faites-nous découvrir, comme vous l'avez fait pour la Samaritaine, ce qu'est le don de Dieu !

VIe STATION : *Véronique essuie la face de Jésus*

Vos yeux, Seigneur, sont ardents de fièvre, la sueur et la poussière ont souillé votre visage, vos cheveux sont collés par le sang ; comment reconnaître dans ce visage ainsi défiguré le plus beau des enfants des hommes ?

Elle était bien belle aussi, notre âme, au sortir du baptême. Purifiée, elle avait toute la blancheur de la neige ; unie à Dieu par la grâce, elle était resplendissante de clarté ; revêtue de vertus surnaturelles, elle surpassait en beauté une reine en manteau de cour. Mais qu'en avons-nous fait ? L'enfant prodigue a dissipé ses biens et meurt de faim, loin de la maison paternelle ; puisse-t-il bientôt, à l'occasion de Pâques, se lever à l'appel de l'Eglise, et, en dépit de ses haillons, venir se jeter aux pieds de son Père dans la personne du prêtre ! Et vous lui rendrez, Seigneur, avec votre amitié, son innocence et ses droits de fils bien-aimé.

VIIe STATION : *Jésus tombe pour la seconde fois*

L'aide apportée par le Cyrénéen n'a pu vous épargner cette nouvelle chute, ô Jésus, suivie peut-être de beaucoup d'autres encore. Les péchés, même pardonnés, effacés au saint tribunal de la Pénitence par l'application de vos mérites, pèsent encore sur nos âmes ; ils ont, par leur répétition, créé des inclinations au mal, des habitudes dont il est bien difficile de se défaire. Combien d'âmes souffrent de cet asservissement moral, et expérimentent, un peu tard, la vérité de vos paroles : « Celui qui commet le péché est esclave du péché ! »

Si nous pensions à cela à l'heure de la tentation, peut-être serions-nous plus forts pour la repousser. Mais, au contraire, nous remettons volontiers à plus tard notre amendement spirituel, comme si dans un an, ou plus, notre conversion devait être plus facile, alors que c'est tout le contraire. Daignez donc, ô mon Sauveur, visiter par votre grâce tous les hésitants et leur faire comprendre que c'est maintenant le temps le plus favorable pour leur retour à Dieu.

VIIIe STATION : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

« Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants » (Luc, XXIII, 28), dites-vous, ô Jésus, aux femmes de Jérusalem qui se lamentent à votre suite. En effet, il n'y a rien de plus triste que le péché : la souffrance est une école d'énergie, une source de mérites, la mort elle-même peut être une délivrance et une joie, mais le péché est toujours triste et déplorable.

Et c'est en vain que les pécheurs essaient de s'étourdir dans des plaisirs bruyants; ils traînent partout avec eux ce remords, ce dégoût d'eux-mêmes et de tout qui bannissent radicalement de leur vie toute vraie joie. Aussi voulons-nous, en ces jours de pénitence, pleurer nos fautes avec un repentir sincère et des expiations salutaires, espérant y goûter la douceur de votre béatitude : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

IXe STATION : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Heureuses les âmes qui, à votre imitation, ô divin Maître, ne se lassent jamais, ne se laissent point abattre par leurs faiblesses, même répétées, et reprennent la lutte avec confiance ! Mais à côté de celles-là, combien se découragent et se rendent à l'ennemi, trouvant plus facile de se laisser vivre et de céder à toute tentation ! Pauvres épaves, secouées par les tempêtes des passions, emportées vers l'enfer éternel, et qui peut-être risquent de perdre avec elles beaucoup d'autres âmes !

Seigneur, préservez-nous de l'entraînement des mauvais exemples ; ne permettez pas que nous allions grossir le troupeau des brebis perdues ; et faites que nos chutes elles-mêmes nous servent d'expérience et de stimulant : en nous ouvrant les yeux sur notre faiblesse, qu'elles nous rendent plus vigilants, et nous excitent à des œuvres de pénitence et d'expiation qui seront en même temps pour nous source de mérites.

Xe STATION : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Ce dénuement, cette pauvreté dans laquelle vous voulez mourir, Seigneur, n'est-ce pas l'image de l'indigence du pécheur, du moins du pécheur invétéré ? En effet, il ne perd pas seulement l'amitié divine et le secours de la grâce, mais encore toutes sortes de biens : il perd le goût du travail, et, paresseux, se laisse aller à tous les vices ; il dépense dans les fo-

lies de l'intempérance ou de la luxure tout son argent ; il compromet plus ou moins gravement sa santé ; il perd, avec son honneur, l'estime de tous les gens de bien ; il se prive, par son inconduite et son égoïsme, du respect et de l'affection des siens, et souvent, aigri par l'abandon et la misère, il sent monter en son cœur la jalousie et la haine.

Au lieu de cela, combien est riche l'âme fidèle, dévouée, généreuse, qui garde en elle-même une paix idéale et crée autour d'elle une atmosphère de sérénité et de joie ! Attirez-nous, Seigneur, à la pratique de la vertu, par la considération fréquente de ce double état.

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Ce sont nos péchés, Seigneur, qui vous ont cloué à la croix ; chacune de nos fautes a été comme un coup de marteau, enfonçant les clous dans vos mains et dans vos pieds. Je ne m'étonne plus que la souffrance et l'infirmité viennent visiter ma chair, car « le disciple n'est pas au-dessus du maître » (Luc, VI, 40), et puisque vous qui étiez innocent avez été ainsi traité, qu'en sera-t-il de moi qui suis si coupable ?

Pardon, Seigneur, pour mes plaintes et mes murmures ! Je reconnais maintenant combien vos châtiments sont justes et mérités ; j'accepte avec résignation mes souffrances physiques, mes fatigues, mes infirmités ; je les unis aux douleurs que vous avez ressenties quand vous fûtes attaché à la croix, et je les offre au Père en expiation de mes péchés.

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

C'est avec sérénité et confiance, ô mon Jésus, que vous remettez votre âme entre les mains de votre Père, car vous avez accompli point par point votre mandat. Et vous pouvez lui dire avec une ferme assurance : « Et maintenant, ô Père, glorifiez votre Fils ! » (Jo., XVII, 1). Mais nous, quand sonnera l'heure de tout quitter et d'aller rendre nos comptes à la justice divine, pourrons-nous accueillir la mort avec la même tranquillité ?

Redites-nous, Seigneur, ce que vous disiez à sainte Marthe à Béthanie : « Tu es préoccupée de bien des choses, alors qu'une seule est nécessaire » (Luc, X, 41) ; et cette autre que vous adressiez à vos apôtres, en leur dévoilant leur mission future : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps; craignez plutôt celui qui peut perdre et le corps et l'âme dans l'enfer » (Mt., X, 28).

XIIIe Station : *Jésus est descendu de la croix et remis à sa Mère*

Le sacrifice est donc consommé, ô Marie, puisque votre Fils, l'objet de votre tendresse, repose maintenant inanimé entre vos bras ; et vous avez accepté, en échange, de devenir notre Mère et de nous admettre en votre amour. S'il est vrai que c'est le rôle d'une mère de transmettre la vie dans la douleur et les larmes, alors oui, certainement, nous sommes vos enfants, puisque notre salut vous a coûté si cher.

Mais nous sommes trop souvent des enfants prodigues et infidèles ; nous oublions les promesses de notre baptême, et, trompés par le mirage des plaisirs du monde, nous nous égarons dans les sentiers du mal. Alors, ô Mère, vous qu'on nomme le « Refuge des pécheurs », venez vers nous, relevez-nous, emportez-nous dans vos bras maternels et présentez-nous, contrits et repentants, à Celui qui est mort pour mériter notre pardon !

XIVe Station : *Jésus est mis dans le tombeau*

Faites, ô Jésus, que le temps du Carême nous soit comme un tombeau, dans lequel la pénitence et l'humilité ensevelissent nos péchés ; et qu'au jour de Pâques, nos âmes renaissent à une vie nouvelle, plus pure, plus charitable, plus chrétienne !

Mais que notre vie tout entière soit ensevelie avec vous, ô Jésus ! Nous voulons renoncer au monde et à ses vanités, « crucifier la chair avec ses vices et ses convoitises » (Gal., V, 24), vivre avec vous d'une vie cachée en Dieu, produire des œuvres vraies dans la charité ; en sorte qu'au jour venu de l'éternité, l'âme purifiée de nos péchés par la pénitence, nous puissions réaliser ce mot de S. Paul : « Dieu nous a ressuscités avec le Christ, nous a glorifiés avec le Christ, nous a fait asseoir avec le Christ dans les cieux » (Eph., II, 6). Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. GREGOIRE LE GRAND

(12 mars)

SA VIE ET SES VERTUS

In diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.
Pendant les jours de sa vie il a plu à Dieu et a été trouvé juste
(1re ant. des Laudes).

Mes frères,

Il est certain que tout ce qui plaît aux hommes ne plaît pas pour cela à Dieu, puisque S. Paul écrit à ses fidèles Galates (I, 10) : « Est-ce des hommes ou de Dieu que je désire maintenant être approuvé ? Ai-je pour but de plaire aux hommes ? Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. » D'où vient donc que le même Apôtre adresse aux Corinthiens (I, X, 32-33) cette recommandation qu'il appuie de son exemple : « Ne donnez occasion de scandale ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu ; *comme je m'efforce moi-même de plaire à tous en toutes choses,* ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est au grand nombre, afin qu'ils soient sauvés » ? N'y a-t-il pas contradiction entre ces deux passages ? Non, m. f., car le meilleur moyen d'être agréable aux hommes, c'est de chercher en tout et toujours à plaire à Dieu : *placuit Deo.* On ne mérite l'estime, le respect, l'affection de ses semblables que par la pratique sincère et généreuse de toutes les vertus, résumées dans l'humilité, la charité et la piété qui constituent l'homme juste par excellence, *et inventus est justus.* Et c'est précisément l'éloge que l'Eglise fait de notre saint Patron dans la première antienne de son office.

Nous allons voir par quelques traits empruntés à sa vie combien cette louange est méritée.

I. — *Avant son pontificat*

Tout d'abord S. Grégoire s'appliqua durant tout le cours de sa vie à plaire à Dieu : *in diebus suis placuit Deo.*

Plaire à Dieu fut la préoccupation de sa plus tendre enfance, et il y fut porté autant par les

leçons que par les exemples de ses parents. Heureuse famille que celle qui pouvait compter parmi ses ancêtres un pape, S. Félix IV ; dont le père, le sénateur Gordien, jouissait d'une fortune considérable, mais qui renonça au monde après la naissance de son fils, entra dans le clergé, et devint un des sept diacres qui avaient soin, chacun dans son quartier, des pauvres et des hôpitaux ! Heureux enfant dont la mère Sylvie, honorée elle-même comme sainte, suivit l'exemple de son mari, et se consacra au service de Dieu dans un petit oratoire ! Heureux foyer de cette maison romaine et sénatoriale, où le jeune homme pouvait voir deux de ses tantes paternelles qui avaient consacré à Jésus-Christ leur virginité et qui sont également honorées par l'Eglise : sainte Tharsille le 24 décembre, et sainte Emilienne le 5 janvier, jour de leur bienheureuse mort !

Plaire à Dieu, fut le but de sa studieuse jeunesse. Les succès du jeune philosophe furent tels qu'il ne le cédait en érudition à aucun de ses compatriotes. Sa conversation la plus agréable était avec les vieillards, pour profiter de leur sagesse. Il n'avait qu'une trentaine d'années lorsqu'il fut nommé préteur ou premier magistrat judiciaire de Rome. Pour honorer sa charge, il consentait à porter des vêtements de soie tout brillants d'or et de pierreries. Il s'imaginait pouvoir mieux, sous l'habit du siècle, donner à Dieu tout son cœur et au monde les seules apparences. Mais il s'aperçut à la fin que la sollicitude des affaires l'attachait insensiblement au monde, non plus par le dehors seulement, mais même par le cœur. Dès lors il ne songea plus qu'aux moyens de se réfugier dans la vie monastique, comme dans le port du salut et de la paix. A la mort de son père, il bâtit et dota six monastères en Sicile et un septième à Rome dans sa propre maison. Il se démit ensuite de sa charge, vendit tout le reste de ses biens, qui étaient fort considérables, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans son monastère de St-André.

Pour plaire à Dieu, le saint religieux, devenu abbé de son monastère en 584, veillait avec un soin extrême à l'observation de la règle. Un de ses moines nommé Juste gardait en secret trois pièces d'or ; mais il révéla sa faute sur son lit de mort. Grégoire, pour punir cette infraction au vœu de pauvreté, défendit à la communauté de visiter le malade et d'aller prier autour de lui. Il ne lui envoya qu'un prêtre pour l'assister et l'exhorter à la pénitence. Quand il eut trépassé, il ordonna qu'il fût enterré avec ses trois pièces d'or sous un fumier, et que chaque religieux lui criât sur sa fosse : « Que ton argent périsse avec toi ! » Mais comme il était mort pénitent, il ne voulut pas qu'il fût privé des prières de l'Eglise, et il fit offrir pour lui le saint sacrifice de la messe pendant trente jours consécutifs. Après la messe du trentième jour, le moine apparut à l'un de ses frères en religion et lui apprit qu'il venait d'être délivré des peines qu'il avait endurées depuis sa mort. Et ce fait donna naissance à la pratique du trentain grégorien pour les défunts.

C'est le désir de plaire au Seigneur qui poussa Grégoire sur le chemin de l'apostolat. Il traversait un jour le marché de Rome ; il y voit, exposés en vente, des esclaves d'une belle stature. Il s'informe de leur pays : on lui dit qu'ils sont anglais et de la Grande-Bretagne. — « Les Anglais sont-ils chrétiens ou plongés encore dans les ténèbres du paganisme ? — Ils sont encore païens. — Quel malheur, reprit-il, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu ! » — Aussitôt il va trouver le pape Benoît Ier, le conjure d'envoyer des prédicateurs de l'Evangile en Grande-Bretagne ; bien mieux, il s'offre lui-même et part. C'est à ce moine que l'Angleterre doit sa conversion au christianisme et les lumières de la civilisation dont elle est si glorieuse ! Mais à peine est-il parti que le peuple s'attroupe et se plaint au pape : « Saint-Père, qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit Rome, vous avez offensé S. Pierre en laissant partir Grégoire ! » Le Pontife, étonné de ces cris, envoie des courriers après le missionnaire et le ramène dans la ville. Mais ce que ne peut Grégoire encore moine, il l'exécutera devenu pape.

Voyez-vous Grégoire récompensé de son attachement au Seigneur par l'attachement de tout un peuple ? C'est un enfant pieux, un adolescent studieux, un magistrat exemplaire, un religieux fervent, un supérieur austère, un missionnaire zélé, qui n'a d'autre souci que la gloire de son Dieu, et qui pourrait répéter après S. Paul : « Ai-je pour but de plaire aux hommes ? Si je voulais plaire aux hommes je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. »

Et voilà que, contrairement à toute prévision, la plus enviable popularité s'attache à sa personne, à son nom, le désigne aux regards et à l'attention du pape qui en fait un des sept diacres de l'Eglise, tant pour le servir à l'autel que pour l'aider dans son gouvernement. Puis un nouveau pape l'envoie à Constantinople en qualité de nonce apostolique, et là il devient l'ami et le conseiller des empereurs Tibère et Maurice, au point même qu'il fut parrain d'un des enfants de ce dernier prince, en attendant que d'une voix unanime, le clergé, le sénat et le peuple romain le choisissent pour évêque de Rome et successeur de S. Pierre. Tellement il est vrai, encore une fois, que le meilleur moyen de plaire aux hommes, c'est uniquement de chercher à plaire à Dieu et de pratiquer cette justice parfaite qui s'appelle la sainteté : *et inventus est justus.*

II. — *Le pape*

Il vous serait agréable sans doute, et à moi aussi, de suivre S. Grégoire dans l'exercice de son suprême pontificat qui dura quatorze ans.

Son humilité lui fait d'abord décliner des honneurs et des charges dont il se reconnaît indigne. Il se fait enlever par des marchands, déguisé et enfermé dans un panier d'osier, puis il va se cacher dans des bois et des cavernes. Une colonne de lumière découvre le lieu de sa retraite, et craignant alors de résister à la volonté de Dieu qui se manifestait si visiblement, il se laisse mener à Rome où il est sacré le 3 septembre 590.

Son humilité cependant s'exhale en plaintes éloquentes : « J'ai perdu la joie de mon repos, et en paraissant monter au dehors, je suis tombé en dedans... C'est le comble de mes iniquités de recevoir des louanges au lieu des châtiments que je mérite. »

Mais en ce saint pontife la charité ne se sépare pas de l'humilité, et s'il a de lui les plus bas sentiments, s'il s'intitule le serviteur des serviteurs de Dieu, son amour ardent le porte aux plus nobles actions et à toutes les œuvres du zèle le plus éclairé.

Son premier soin fut d'organiser la maison du Pape. Il en retrancha les laïcs, et ne voulut avoir auprès de lui que des clercs et des moines, soit pour

le servir, soit pour en former son conseil. Ainsi réformé, son palais était à la fois un monastère et une académie. La sainteté et la sagesse osaient seules paraître devant le pontife ; la richesse ignorante demeurait à la porte. Précieuse leçon que devrait bien recueillir un siècle où la considération s'attache plus que jamais non au mérite, mais au titre ; non à la vertu, mais à la fortune.

Les guerres qui désolaient l'Italie avaient causé une misère très grande. La charité de Grégoire fut plus grande encore : il fit acheter du blé en quantité considérable et porter chaque jour dans tous les quartiers de Rome des aliments cuits aux malades et aux infirmes. Le premier jour de chaque mois, il distribuait aux pauvres des secours en nature; un mois c'était du blé, un autre du vin, du fromage, des légumes, du lard, des animaux comestibles, du poisson ou de l'huile. Il avait un registre indiquant toutes les infortunes qu'il fallait secourir. Il ordonna aux régisseurs des patrimoines de S. Pierre de protéger les paysans et les colons, de leur faire rendre ce que les entrepreneurs et les collecteurs avaient exigé de trop. Il faisait promettre devant le tombeau de S. Pierre, aux recteurs et administrateurs des biens qu'il nommait, d'avoir un soin particulier des pauvres.

En ce temps-là, le pauvre peuple n'avait d'autre défenseur que l'Evêque. Aussi Grégoire écrit-il un jour à l'évêque de Terracine : « Nous avons appris qu'un grand nombre s'excusent de monter la garde sur les murailles. Votre Fraternité aura soin que pas un ne soit dispensé de veiller à son tour,... afin qu'on puisse mieux garder la ville avec l'aide du Seigneur. » Il oblige un tribun à réparer les injustices de son prédécesseur, en faisant cette remarque si judicieuse : « Si le peu de paysans qui restent en ce lieu sont affligés par des corvées indues ou des oppressions, ils abandonneront ce lieu, et donneront occasion aux ennemis de l'envahir. » Ainsi dès le VIe siècle un pape signalait comme une des causes les plus certaines de la dépopulation des campagnes la surcharge des impôts qui frappent la terre et ruinent l'agriculture !

A cette charité ingénieuse et pratique, notre saint pontife joignait une angélique piété, surtout dans la célébration des saints mystères. Il était de grande taille, le visage long, d'une physionomie grave et douce, la barbe médiocre, les cheveux épais, noirs et frisés, un front noble. Mais ces avantages extérieurs qui contribuent à la beauté du corps n'étaient rien en comparaison de cette aimable piété qui ornait son âme et reluit dans ses écrits, ses lettres, ses dialogues, son pastoral, et qui était si appréciée que l'on avait coutume de peindre le Saint-Esprit, en forme de colombe, sur la tête de S. Grégoire écrivant.

Il régla les prières à dire pour la sainte messe, les offices et les sacrements, ainsi que le chant encore usité aujourd'hui et qui de son nom s'appelle le « chant grégorien ».

Disons-nous que ces belles prières que nous récitons aujourd'hui sont tombées de la plume de S. Grégoire ; et que nombre des chants qui retentissent dans nos cérémonies sont peut-être sortis de ses lèvres harmonieuses. Nous aurons plus de zèle pour prier, pour chanter les louanges de Dieu, et celles d'un de ses plus admirables serviteurs, notre glorieux et bien-aimé Patron. *Amen.*

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LXIII

L'ÉPÎTRE A TITE ET L'ÉPÎTRE A PHILÉMON

S. Tite avait été, jeune encore, converti du paganisme et avait attaché ses pas à ceux de l'apôtre S. Paul. Celui-ci l'avait prié de l'accompagner à Jérusalem, puis, à diverses reprises, l'avait chargé de missions auprès de l'Eglise de Corinthe et enfin l'avait pris avec lui pour le conduire dans l'île de Crète, dont il lui confia le gouvernement spirituel. C'est sans doute peu après cette intronisation qu'il lui adressa les directives contenues dans la lettre que nous allons examiner.

I

L'Epître à Tite débute par une ample formule de salutations qui rappelle les titres juridictionnels de son auteur, ce qui ne laisserait pas d'étonner s'il s'agissait d'une simple correspondance privée : on n'use guère, en effet, entre amis, de formules si solennelles. Mais il ne faut pas perdre de vue que, quoiqu'envoyé à Tite, le message était destiné à être lu par toute la population chrétienne de l'île. Il convenait donc, ne fût-ce que pour renforcer l'autorité du pontife local, de souligner la dignité de celui qui avait sur lui un droit supérieur d'instruction et de commandement.

Sitôt après, l'Apôtre indique la première charge qu'il a confiée à Tite : celle d'organiser l'administration religieuse de la Crète, et d'établir des prêtres partout où cela serait possible. Mais ces ministres du Seigneur ne doivent pas être choisis au hasard. La sublimité de leur caractère, comme la difficulté de leurs fonctions, exigent qu'ils soient doués de qualités éminentes. Et Paul se plaît à tracer le portrait idéal que doit réaliser quiconque est appelé au redoutable honneur de représenter le Christ ici-bas. La pureté irréprochable des mœurs est une première condition essentielle. Mais il faut en outre éviter d'autres fautes comme l'orgueil, la colère, la gourmandise, la brutalité et l'avarice. Loin de se laisser aller à ces défauts, l'évêque ou les prêtres s'appliqueront à être hospitaliers, affables, sobres, justes, saints et tempérants.

Ils auront soin, en outre, de bien connaître l'authentique et orthodoxe doctrine, et de s'y attacher avec force, non seulement afin de l'enseigner dans toute son intégrité, mais aussi pour pouvoir confondre ceux qui la contredisent. Car les faux prédicateurs ne manquaient pas, dans l'île de Crète, et ils se recrutaient surtout parmi des Juifs qui, quoique ralliés au christianisme, entendaient obstinément mêler les principes de l'ancienne Loi avec ceux du Testament nouveau. Cette foule de judaïsants causait de nombreuses et graves difficultés dans la chrétienté naissante, d'autant plus qu'elle joignait aux erreurs d'Israël corrompu les vices qui faisaient à la Crète une assez fâcheuse réputation. S. Paul, pour les qualifier, n'hésite pas à reprendre le vers, devenu proverbial, d'Epiménide : « Crétois toujours menteurs, mauvaises bêtes, ventres inutiles » ; et il recommande à son envoyé de fermer la bouche à ceux qui répandent, pour l'amour d'un gain honteux, des doctrines de subversion. Il lui prescrit de les tenir sévèrement, de les reprendre avec vigueur, parce que

tout en affirmant honorer Dieu, ces gens, incapables de bonnes œuvres, ne sont que d'abominables rebelles.

En opposition avec leur enseignement, Tite, et ses collaborateurs sous son contrôle, devront répandre la vérité de Jésus. Ils auront d'abord à inculquer à chacune des diverses catégories de fidèles la notion exacte des devoirs particuliers qui leur incombent suivant leur état. Ainsi, les vieillards doivent se montrer sobres, purs, sages, exacts dans la foi, la charité et la patience. Les femmes âgées, de leur côté, garderont une sainte modestie dans leur toilette et leur attitude ; elles éviteront la médisance et la sensualité ; elles se souviendront qu'elles ont à apprendre la sagesse aux plus jeunes. Ces dernières, fidèles à leurs époux, chériront leurs enfants et veilleront à la bonne marche de la maison confiée à leurs soins ; elles seront aimantes et dociles envers leurs maris, afin que la parole de Dieu ne soit pas décriée à cause de leur attitude.

Les jeunes gens constituent une classe de fidèles assez difficiles à diriger, à cause de la fougue de leur âge. S. Paul ne donne à leur sujet qu'un seul conseil, mais qui les résume tous : il faut les habituer à la modération. Effectivement, si la jeunesse sait se maintenir dans de prudentes limites, elle évitera toutes les fautes où l'entraînent trop souvent ses excès.

Mais, si adéquate que puisse être la prédication par la parole, elle n'aura d'effet que dans la mesure où elle sera corroborée par l'exemple de celui qui est chargé de la répandre. Il importe donc qu'en toutes choses l'évêque soit un modèle de bonnes œuvres, soit pour la doctrine, soit pour l'intégrité, soit pour la gravité. Sa parole sera irrépréhensible, afin de réduire au silence l'ennemi.

L'écrivain se tourne ensuite vers d'autres fidèles : les serviteurs et les esclaves. On les exhortera à la soumission, au dévouement, à l'honnêteté, à la fidélité, car eux aussi doivent faire honneur à la parole de Jésus, qui s'est manifestée à tous les hommes dans l'espérance de la gloire éternelle.

Jusqu'ici l'Apôtre a surtout considéré les rapports des chrétiens entre eux. Voici maintenant qu'il examine les relations avec les autorités civiles, qui à cette époque étaient païennes. Là encore l'obéissance s'impose. Avec la multitude des impies qui les environnent, les croyants devront se montrer prêts à rendre service, réfractaires à la médisance, ennemis des contestations et empreints d'un grand esprit de douceur. Ils se souviendront qu'eux aussi ont été des méchants, asservis à toutes sortes de convoitises perverses, et que, s'ils ont été retirés des abîmes du mal, ce n'est pas à cause de leurs mérites propres, mais simplement en vertu de la bonté, de la miséricorde et de l'amour de Dieu qui, par Notre-Seigneur, les a régénérés dans l'Esprit-Saint en les constituant les héritiers de ses surnaturelles promesses.

L'évêque Tite aura donc à faire pénétrer ces mots dignes de foi dans les âmes dont il a le soin. Il laissera de côté les discussions stériles, les généalogies sans but, les controverses vaines à propos de la loi. S'il rencontre quelque hérétique, il essaiera, à plusieurs reprises, de le ramener dans la voie droite ; mais si cet égaré s'obstine, il l'écartera de la communauté sainte, car ce pécheur est condamné par son propre jugement.

S. Paul achève sa lettre en convoquant Tite auprès de lui à Nicopolis, où il compte passer l'hiver suivant ; en lui faisant quelques recommandations pratiques, en formulant le vœu que tous ses disciples s'exercent à pratiquer les bonnes œuvres, « afin qu'ils ne soient pas sans produire de fruits », et en appelant sur tous ceux qui s'aiment dans la foi les meilleures grâces du Très-Haut.

II

Nous avons à considérer maintenant la lettre que S. Paul écrivit à Philémon et que l'autorité de l'Eglise a inscrite au Canon des Saintes Ecritures, ce qui garantit sa divine inspiration.

Le sujet ne requiert pas de difficiles analyses. Il y avait, dans la ville de Colosses, un homme riche et influent, nommé Philémon, que S. Paul avait vraisemblablement amené lui-même à la foi et qui usait, avec la plus large générosité, de ses biens et de son autorité en faveur de l'Eglise qu'il avait établie dans sa propre demeure. Cet opulent chrétien possédait parmi ses esclaves un certain Onésime, qui se rendit coupable d'une faute que le texte ne précise pas. Saisi de crainte à la perspective des châtiments qui le menaçaient suivant les mœurs de l'époque, il jugea qu'il n'avait rien de mieux à faire que de prendre la fuite. Nous ne possédons aucun détail sur son odyssée, qui dut pourtant être mouvementée. Toujours est-il qu'Onésime réussit à se réfugier à Rome, où il put se croire en sûreté absolue : comment, en effet, retrouver un fugitif d'Orient dans la ville immense où s'agitait une plèbe innombrable?

Mais la grâce de Dieu l'attendait là. Un de ces hasards que sait ménager la Providence mit en relations le fugitif avec l'Apôtre, qui ne faisait jamais acception de personnes et se préoccupait seulement des âmes à sauver. Paul se mit à instruire Onésime de la révélation apportée par Jésus ; et il le trouva si bien disposé, qu'il n'hésita pas à l'inscrire parmi les fidèles de la communauté romaine. Ceci se passait pendant la première captivité de S. Paul.

Cependant l'affaire était loin de se trouver réglée. Chrétien ou non, Onésime restait dans sa situation servile, c'est-à-dire qu'il demeurait une chose appartenant à son maître, suivant le droit romain, et il devait être remis entre les mains de celui qui, légalement, était son légitime possesseur. On devine que cette perspective ne lui souriait guère, car la sanction de sa fugue était la mort, après de durs supplices. S. Paul, de son côté, ne pouvait se résoudre à renvoyer vers la torture et le trépas un homme dont il avait fait son frère dans le Christ. Et pourtant, il ne voyait pas la possibilité de le garder contre la volonté de son maître.

Sa charité lui inspira un moyen terme : pour se mettre en règle avec la législation en vigueur, il décida de renvoyer l'esclave à Colosses, mais il le munit en même temps d'une lettre où il implorait pour lui le pardon. L'Apôtre connaissait assez les sentiments de Philémon à son égard, pour être sûr que sa recommandation serait prise avec toute la considération dont elle était digne. Précisément à ce moment-là, le Docteur des Gentils voulait envoyer un messager pour porter son Epître aux Colossiens. Il chargea Tychique de cette mission, et lui adjoignit comme compagnon de route Onésime, en leur confiant l'Epître particulière destinée à Philémon.

Rien n'est plus touchant que cette courte mais sublime missive. L'Apôtre commence par rappeler qu'il est lui-même prisonnier pour la cause de Jésus, et il salue avec affection ses coreligionnaires loin-